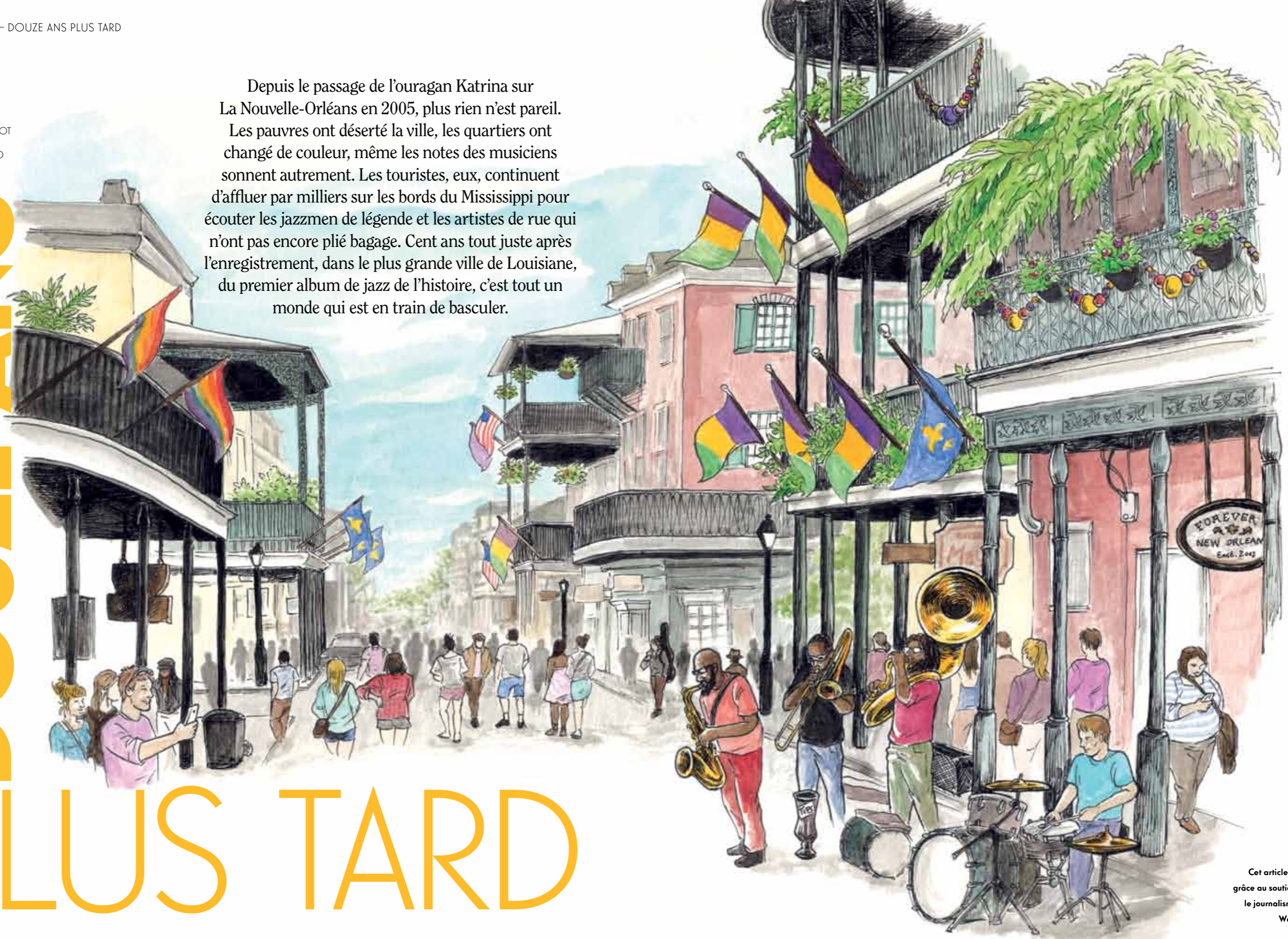


Texte
VALENTIN DAUCHOT
Illustrations
ROBIN TEDESCO

Depuis le passage de l'ouragan Katrina sur La Nouvelle-Orléans en 2005, plus rien n'est pareil. Les pauvres ont déserté la ville, les quartiers ont changé de couleur, même les notes des musiciens sonnent autrement. Les touristes, eux, continuent d'affluer par milliers sur les bords du Mississippi pour écouter les jazzmen de légende et les artistes de rue qui n'ont pas encore plié bagage. Cent ans tout juste après l'enregistrement, dans la plus grande ville de Louisiane, du premier album de jazz de l'histoire, c'est tout un monde qui est en train de basculer.

ANS
DOUZE
PLUS TARD



Cet article a pu être réalisé
grâce au soutien du Fonds pour
le journalisme en Fédération
Wallonie-Bruxelles.

Les Américains n'ont pas le droit de boire de l'alcool dans les lieux publics. Alors ils en consomment, mais en dissimulant soigneusement leurs fioles de whisky et autres cannettes de Budweiser dans de petits sachets en papier. Cette règle d'or s'applique sur l'ensemble du territoire, ou du moins une bonne partie, car il existe depuis toujours quelques îlots de vice et de liberté où les amateurs d'ivresse peuvent épancher leur soif en toute légalité au beau milieu de la place publique. Ici, en Louisiane, dans le sud profond, déshérité et puritain des États-Unis, ce temple de la fête se nomme La Nouvelle-Orléans.

Ce soir de printemps, comme tous les soirs de l'année, la fine fleur du tourisme local et international s'est donc donnée rendez-vous dans Bourbon Street, rue mythique et magnifique du «quartier français» pour festoyer à outrance et hurler des insanités. À l'exception de quelques lieux d'époque labellisés «héritage culturel» – tel le Preservation Hall – les clubs de jazz ont déserté le quartier. Depuis plusieurs années ils ont cédé la place aux bars à cocktails bon marché et aux boîtes surchauffées où retentissent à plein volume les derniers tubes en vogue. Les rares touristes mélomanes venus écouter du Louis Armstrong ou du Sidney Bechet dans cette artère historique peuvent donc afficher une mine déçue. Aujourd'hui, ce sont les samples du hip hop commercial et les basses lourdes de la musique électronique grand public qui font danser les visiteurs. Et rien ni personne ne pourra les empêcher de s'amuser.

Une «tradition récente» dont l'origine n'a pas clairement été identifiée, voudrait que les hommes masqués qui défilent dans le quartier français lors des parades de carnaval lancent des colliers de couleurs aux jeunes filles du public pour inviter celles-ci à dévoiler une partie de leur poitrine. Ce soir, folklore oblige, des hordes de jeunes gens hilares et éméchés ont donc eu la bonne idée de s'entasser sur les balcons en fer forgé qui ont fait la réputation des lieux pour jeter avec plus ou moins de précision les précieux colliers dans la foule. Malheureusement pour eux, les jeunes femmes ne semblent pas vraiment enclines à se dévoiler, mais en réalité ce n'est pas nécessaire. La plupart des demoiselles sont déjà à moitié nues, perchées sur des talons trop hauts et saucissonnées dans des tenues à deux doigts de craquer qui emballent plus ou moins leurs formes généreuses. «Bourbon Street, c'est de l'alcool et des nichons», confirme un tenancier local à la fois amusé et dépité

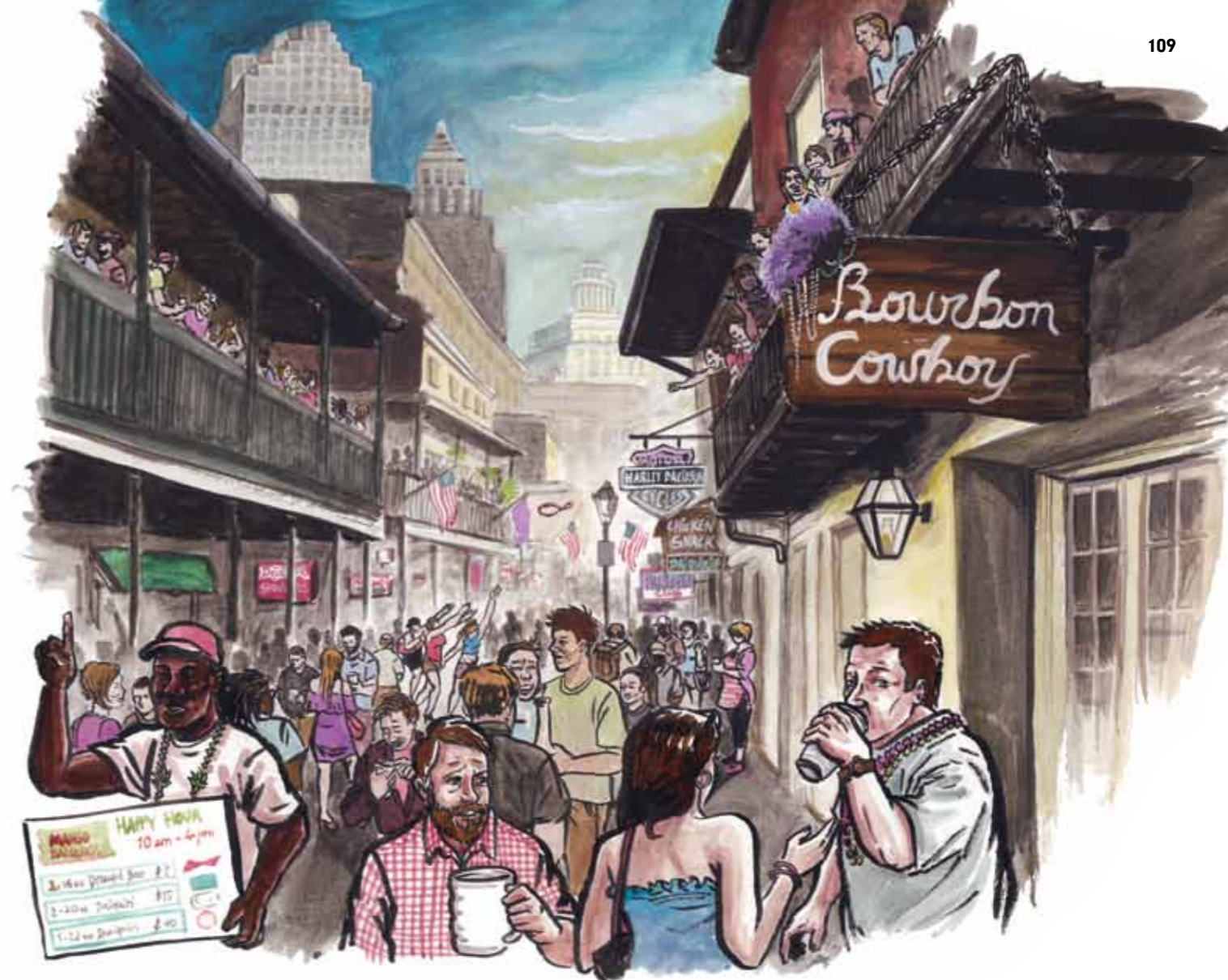
par ce sommet de bruit et de vulgarité plus proche du Disneyland pour Rednecks enivrés que du site culturel pour passionnés. «On peut détester cette ambiance, lâche-t-il, mais c'est bon pour les affaires.»

Les clubs et leurs petites arnaques

Le lendemain matin, Bourbon Street dégage sans surprise une odeur poisseuse mêlant urine, transpiration et détergeant bon marché. L'air est difficilement respirable, mais il suffit heureusement de descendre sur quelques blocs en direction du Mississippi pour retrouver un peu de fraîcheur et quelques-uns des éléments qui ont fait la réputation de la ville: les vieilles bâtisses d'architecture espagnole (et non française), les formations de jazz, de blues, de Zydeco ou de folk qui se disputent les lieux de passage, et les inévitables brass bands - ces formations plus larges qui comptent parfois jusqu'à dix membres et font la part belle aux cuivres et aux percussions.

Posté au coin de Royal et Saint-Louis Street, Josh Newton compte les quelques dollars qu'il a récoltés. Fraîchement débarqué d'Atlanta, ce batteur de 27 ans vient de donner un petit concert de jazz traditionnel avec trois musiciens locaux. «La rue paie bien, j'y gagne la majeure partie de mes rémunérations», nous lance ce petit freluquet vêtu d'un jeans usé et d'une chemise à manches courtes. «La Nouvelle-Orléans est l'une des rares villes où c'est encore possible, même si la compétition s'accroît car de plus en plus de musiciens arrivent de l'extérieur, comme moi.» Depuis le passage de l'ouragan Katrina et l'effondrement des digues de protection qui ont laissé l'eau inonder 80% de la ville en août 2005, une bonne partie de la population historique de la ville a disparu, faute de moyens pour revenir ou reconstruire. Certains quartiers, parmi les plus pauvres, ont été rayés de la carte. D'autres se sont gentrifiés: les prix de l'immobilier ont explosé et des hordes de nouveaux arrivants – plus blancs et plus riches – ont infiltré toutes les strates de la société, en ce compris les milieux artistiques qui luttent pour préserver leurs traditions.

Pour survivre et se démarquer de la concurrence, les centaines d'artistes locaux ou importés qui sillonnent la ville au quotidien se produisent donc à peu près partout: dans la rue, les clubs, les mariages, les anniversaires et bien entendu les enterrements où ils reprennent plus ou moins souvent et plus ou moins correctement des standards de La Nouvelle-Orléans. À l'image de *What a wonderful World* de Louis Armstrong, les morceaux les plus connus reviennent tout le temps car ils incitent les passants à jeter quelques dollars dans les «seaux à pourboires» des musiciens qui



peuvent espérer toucher une centaine de dollars par personne après une bonne journée de travail. «Les clubs, c'est bien aussi, poursuit Josh Newton, mais on se fait souvent arnaquer. Chaque club a son propre système, il n'y a pas vraiment de salaire défini à l'avance. La plupart du temps, on nous donne 20% de ce qu'a rapporté le bar. Sauf que nous n'avons aucune idée de ce que rapportent réellement les boissons. Un soir, j'ai joué quatre heures pour toucher 120 dollars. Ce n'est pas mal, mais je suis certain qu'on est très loin des 20% des recettes.»

Plongée dans Marigny sous acide

Progressivement éjecté de Bourbon Street par la musique «à la mode», le jazz s'est déplacé dans le quartier voisin, le Faubourg Marigny, qui affiche un visage totalement différent. Dans les environs, plus un seul balcon en fer forgé. Flâner à Marigny, c'est plonger dans le monde d'une autre frange de la population: les Créoles, du nom des descendants des colons

français, espagnols et de leurs esclaves africains qui ont peuplé les lieux pendant quelques siècles. Avec l'arrivée massive de nouveaux habitants, cet héritage s'est un peu dilué aujourd'hui, mais il est encore bien visible pour une raison toute simple: les Américains peignent leurs maisons en blanc, les Créoles, eux, préfèrent la couleur. Les rues tranquilles de Marigny et du quartier voisin de Bywater se déclinent donc en rose, en bleu, en vert, en doré ou en mauve. Comme si un arc-en-ciel avait coulé sur ces petits baraquements en bois ou que les Créoles s'étaient mis à repeindre leurs façades pendant un trip sous acide.

Tranquillement installés sur leur porche, deux hipsters jouent de la guitare. Les maisons créoles sont petites, les murs fins et les gens vivent essentiellement à l'extérieur. Dès les premières heures de la matinée, il est donc courant d'être réveillé par une trombone, une trompette ou une batterie. Passé midi, impossible de faire 100 mètres sans entendre un gamin qui prend



*Impossible de faire cent mètres
sans entendre un gamin qui
prend des cours ou croiser un
musicien à vélo, trombone sur
le porte-bagages.*

Légende: Ellis Marsalis. Pianiste de génie, chef de file des musiciens tournés vers le «Modern Jazz» dans une ville où la tradition n'a pas toujours été facile à bousculer, il est le patriarche d'une famille qui compte cinq jazzmen de classe mondiale, dont le trompettiste Wynton Marsalis.

Comme tous les vendredis, Ellis, 82 ans, fait son entrée sur la scène du Snug Harbor à 22 h. C'est déjà le deuxième show de la soirée. Dans la ville c'est tout à fait normal: tous les musiciens livrent deux à trois shows par soir et jouent plus de trois heures au total. Quand on vit de sa musique à La Nouvelle-Orléans, aussi célèbre soit-on, il faut transpirer. Tranquillement installé derrière son piano, Marsalis dirige son quintet composé d'un batteur, un trompettiste, un saxophoniste et un contrebassiste. Le vieil homme donne le ton mais reste en retrait, et ne se lance plus dans de grandes envolées musicales pour mieux laisser s'exprimer les jeunes virtuoses qui l'accompagnent.

Le pianiste n'est pas le meilleur représentant du jazz traditionnel de La Nouvelle-Orléans, c'est un «réformateur», mais sa prestation illustre bien l'approche musicale de la ville: les cuivres dominent, le jazz est festif voire dansant, et le concert – aussi pointu soit-il – dégage une sorte de légèreté. Constamment à la limite de l'insubordination, le trompettiste et le saxophoniste passent leur temps à déconner pendant que le «maître» interprète ses parties au piano. Dans la salle, on discute, on commente, et un brouhaha imposant émane même du bar qui se situe pourtant dans une autre pièce. Il ne faudrait pas sous-estimer le patron pour autant, car c'est bien Ellis qui est à la baguette et qui décide sur le moment même quel morceau est joué. Pris par surprise, le saxophoniste Derek Douget est d'ailleurs contraint de changer d'instrument à la toute dernière seconde. Pensant que l'infortuné n'est pas assez concentré, le public se gausse, mais le musicien vient nous expliquer après le concert qu'aucun des membres du quintet ne sait quel morceau Ellis compte lancer.

À l'extérieur, la rue a pris des allures de champ de bataille musical. Les musiciens s'époumonent,

des cours ou croiser un musicien à vélo, trombone sur le porte-bagages, en direction de Frenchmen Street, la principale artère du Faubourg Marigny et depuis quelques années, «la» rue la plus prisée de La Nouvelle-Orléans pour écouter de la musique live.

Bienvenue dans le Disneyland du jazz

Sur le coup de 17 h, les premiers gobelets en plastique remplis de bière font leur grand retour. Les touristes arpentent la rue, entrent et sortent des bars et se demandent combien de concerts ils vont bien pouvoir enchaîner en une soirée. Car si Bourbon Street est devenue un temple de l'excès, «Frenchmen» s'est en quelque sorte transformée en Disneyland du jazz. Sur moins de 100 mètres, une bonne dizaine de clubs proposent de la musique live. Du jazz essentiellement, mais aussi un peu de blues, de folk, de country et de reggae.

Pour attirer le chaland, les portes restent ouvertes, tous les concerts du mois sont annoncés sur les vitres et le badaud n'a qu'à passer d'une vitrine à l'autre pour déterminer ce qu'il va écouter. «L'entrée ne coûte que cinq dollars les gars, mais ne venez pas avec les chopes que vous avez achetées à côté», lance un sorteur grincheux aux passants qui enchaînent les bars. Tous les shows ou presque sont effectivement abordables – entre 5 et 10 dollars – quand ils ne sont pas tout simplement gratuits, et chaque bar a son identité. Le Spotted Cat – plein à craquer ce soir – ressemble à un cercle étudiant, le Blue Nile programme un brass band, le D.B.A accueille un vieux bluesman et le Snug Harbor – le plus chic, le plus cher et le plus pointu des clubs de la rue – s'apprête à faire jouer une véritable



haranguent la foule et soufflent dans leurs cuivres comme s'ils s'affrontaient depuis leurs clubs respectifs. Comme si cette frénésie n'était pas suffisante, voilà qu'un imposant brass band vient ajouter une couche de cuivres et de percussions à l'ensemble en occupant bruyamment le carrefour central de la rue. En quelques minutes, les voilà encerclés par plusieurs dizaines de touristes ravis, smartphones à la main, pour qui les brass band symbolisent, plus que toute autre formation, le style musical et l'ambiance festive de La Nouvelle-Orléans. «Les brass band, c'est comme le tramway Saint-Charles, glisse discrètement Simeon, le petit-fils d'Ellis Marsalis venu raccompagner son grand-père. La première fois qu'on en voit un, on est en extase. La deuxième fois on est content, et la troisième, on prie pour que ça ne dure pas trop longtemps.»

«Dès qu'il y a des touristes, il y a des parasites»

«Il y a quelques années, Frenchmen Street était un lieu local. Il n'y avait que trois ou quatre clubs», se remémore le propriétaire du Snug Harbor, Jason

Patterson que nous retrouvons chez lui le lendemain matin. «Les visiteurs extérieurs venaient ici pour vivre cette expérience locale, voir à quoi ressemble la scène underground. Aujourd'hui, on voit essentiellement des touristes. En soi, c'est une bonne nouvelle. La rue – et la ville – rapportent plus d'argent que jamais aux musiciens. Il y a beaucoup plus de musiciens qu'avant, mais on compte aussi nettement plus de clubs. Donc si vous êtes bon et si vous vous pointez à l'heure pour votre show, vous trouvez du boulot. Le seul problème, c'est qu'une fois qu'il y a des touristes et de l'argent à se faire, il y a des parasites.»

Cet avis est largement partagé par le clarinettiste de 29 ans et pur produit de l'école Marsalis, Gregory Agid, que nous rencontrons dans le quartier branché du Warehouse District, de l'autre côté du Vieux Carré. Pour Agid, le problème ne vient pas du nombre de musiciens – La Nouvelle-Orléans s'est toujours construite sur la diversité, le mélange de cultures et l'arrivée permanente de nouvelles têtes – mais de la mentalité

de certains des artistes fraîchement débarqués. «La ville a toujours eu une culture très forte qui accorde beaucoup d'importance à la tradition, explique-t-il entre deux gorgées de thé. Cela signifie concrètement qu'il y a une dizaine d'années, si vous débarquiez en ville en tant que musicien, vous n'aviez pas d'autre choix que de reconnaître cette tradition et de suivre une sorte de rituel qui pouvait prendre plusieurs années: trouver un mentor comme Alvin Batiste ou Ellis Marsalis, étudier avec lui et jouer dans son sillage. Puis, une fois que vous vous étiez fait une place, un nom, et que vous aviez assimilé la tradition, il était éventuellement possible de tracer son propre sillon.» Le problème, c'est que depuis le passage de l'Ouragan Katrina, «Enormément de musiciens sont partis, ajoute Greg Agid. Pas mal de nouvelles têtes sont arrivées et beaucoup de ces nouveaux musiciens se sont dit: "Vous savez quoi? Je n'ai pas vraiment envie de tenir compte de cette culture. J'ai envie de faire mon truc". Ce qui fait qu'aujourd'hui, on se retrouve avec deux catégories de musiciens: ceux qui veulent s'intégrer à la scène locale, et les autres, qui refusent de perpétuer une certaine tradition.»

Quand ils ne sont pas musiciens, certains résidents débarqués après Katrina tentent également de changer les règles des quartiers traditionnels. «Beaucoup de touristes, de musiciens ou de jeunes entrepreneurs sont tombés amoureux de la ville pour son ambiance, explique Greg Agid, mais lorsque tous ces nouveaux arrivants viennent s'installer ici avec leur famille, ils n'ont plus du tout envie d'être réveillés par une trompette à 1 h du matin. Alors ils essayent de faire changer les règles, et ça fonctionne.»

Depuis quelques années, la mairie tente effectivement d'instaurer de nouvelles limites sonores. Pour certains il s'agit de limiter la nuisance des nouvelles boîtes de Bourbon Street; pour d'autres, les clubs de jazz et la culture de la rue sont directement visés et de nombreux récits font état de quartiers gentrifiés qui ont vu leurs clubs fermer car cette nuisance sonore n'était plus tolérée par les riverains. «Jouer dans la rue devient de plus en plus compliqué, confirme le joueur de Soubassophone Jimmy Williams que nous croisons pourtant en plein concert dans le touristique «Quartier français». Les musiciens ramènent des touristes, mais certains business n'aiment pas les artistes, en particulier les groupes. Alors ils appellent la police qui cherche des noises à quiconque se balade avec un instrument.»

«Sans la nourriture et la musique, cette ville est merdique», s'énerve Gregory Agid lorsque nous le confrontons à cette situation. «Ce qui fait qu'aujourd'hui, on nage en plein paradoxe: d'un côté, la ville a besoin

de la musique et de ses spécialités culinaires pour attirer les touristes; d'un autre, elle veut de l'argent et des gens riches. Mais les personnes qui préparent ces spécialités culinaires et qui jouent de la musique font partie des pauvres. Elles ont de plus en plus de mal à joindre les deux bouts et elles vont finir par devoir partir à cause de la hausse des prix. Il y a six ans, je vivais dans un appartement que je payais 600 dollars par mois. Aujourd'hui, il me coûte 1400 dollars. J'ai été obligé d'aller me loger dans un autre quartier et je ne sais pas combien de temps je vais pouvoir rester.»

La petite maison pleine de moquette

Difficile de se faire une idée de la situation des musiciens sans aller poser la question aux «anciens». Nous voilà donc dans «Up Town», à l'autre bout de la ligne du célèbre tramway Saint-Charles désormais majoritairement utilisé par les touristes en raison de la lenteur des wagons et des retards chroniques enregistrés sur la ligne. «Vous savez, il fut un temps où je prenais ce tramway tous les jours pour aller au collège», lance Ellis Marsalis, amusé mais pas vraiment nostalgique.

Le pianiste nous reçoit à l'arrière de chez lui, sur l'énorme terrasse avec moustiquaire installée dans le jardin pour profiter de la fraîcheur printanière sans avoir à subir le diktat des insectes. La maison qui a vu naître et grandir tous les Marsalis est simple, un peu vieillotte même, avec son sol entièrement recouvert de moquette. Exception faite d'un Grammy Award (récompense ultime en matière de musique) discrètement posé sur la table du salon, aucun objet voyant ne vient surligner l'importance de cette famille de musiciens exceptionnels et sa contribution au développement musical de la ville depuis la fin des années 1950.

«Je ne pense pas que les gens avaient plus de respect pour le jazz à l'époque», répond Ellis quand on lui pose le sacro-saint et un peu stupide «Alors? C'était mieux avant?». «Il n'y avait pas vraiment de scène pour le jazz que je voulais jouer. Il n'y avait pas de concerts de modern jazz à proprement parler et encore moins de publicité. Je connaissais un certain nombre de musiciens qui aimaient écouter et jouer du Charlie Parker, du Miles Davis ou du Max Roach se produisant chez les uns et les autres. Les gens voulaient surtout faire la fête. Ils écoutaient essentiellement du Rythm and Blues, et quelques propriétaires de clubs n'avaient pas d'objections à ce que les musiciens jouent aussi quelques morceaux jazz, à condition qu'ils interprètent essentiellement du Rythm and Blues.»

«Aujourd'hui j'ai un public de touristes qui viennent pour écouter ma musique et je dois dire que ça me plaît



parce que c'est ça qui me permet de me payer un Quintet», ajoute le musicien qui brise quelque peu l'image romantique que l'on pouvait se faire de la scène jazz des décennies passées. «Quand j'étais plus jeune, j'allais jouer de temps en temps dans un Club qui s'appelait Lu and Charlie's. Mes deux aînés venaient souvent avec moi parce que Charlie a toujours eu la meilleure viande à hamburgers de la ville. Mais dans ce club, l'un des rares endroits de la ville où on pouvait se produire en solo, il m'arrivait parfois de jouer devant une ou deux personnes à tout casser.»

Pour boucler ses fins de mois, Ellis Marsalis a toujours enseigné. Un centre pour musiciens construit en 2007 dans un quartier dévasté par Katrina porte d'ailleurs son nom. Qu'il le veuille ou non, il joue donc un certain rôle dans la transmission de la culture de la ville. Mais lorsqu'on lui pose la question, il semble dubitatif: «Je ne sais pas, "man"! Pour jouer un rôle de mentor, il faut d'abord que les jeunes musiciens soient d'accord. Il y a des musiciens qui veulent aller plus loin, mais ce n'est

pas le cas de tout le monde. Certains font juste ça pour l'argent. Le vendredi soir, quand je vais jouer au Snug Harbor par exemple, il y a toujours un brass band au coin de la rue. Ils jouent quinze versions du même morceau, mais certains de ces gars se font 700 dollars par semaine. Alors c'est difficile d'aller les trouver et de leur dire: "Hey Man, tu devrais aller plus loin que ça!"»

Comment les Noirs ont été expulsés

Quand on demande à Ellis Marsalis si la ville ne change pas un peu trop vite à son goût depuis quelques années, il s'empresse de nous arrêter: «Man! C'est La Nouvelle-Orléans, rien ne se fait vite ici.» Pourtant, n'en déplaise au pianiste, la population de la ville est rapidement et radicalement en train de se transformer. Il y a moins de dix ans, le quartier des Marsalis était majoritairement noir. Aujourd'hui, les deux tiers du bloc sont peuplés de nouveaux arrivants blancs issus de la classe moyenne, et pour la plupart, venus d'un autre État américain.

« Les Noirs ont été repoussés et maintenus en dehors des limites de La Nouvelle Orléans dont 75% des habitants sont Blancs aujourd'hui. »

ASHANA BIGARD, ACTIVISTE

« Avant Katrina, la ville était noire à 70% », explique Ashana Bigard, une activiste d'une trentaine d'années, en sirotant un thé dans le Starbucks de la très commerçante et huppée Magazine Street. « Le quartier dans lequel nous nous trouvons maintenant était noir. Aujourd'hui, à part le personnel des cafés, les chauffeurs de bus, les cuisiniers et les musiciens, vous n'en voyez plus aucun. Ils ont été repoussés et maintenus en dehors des limites de La Nouvelle Orléans dont 75% des habitants sont blancs aujourd'hui. » Contrairement à certaines idées reçues, ce n'est pas l'ouragan qui a détruit la ville. La Nouvelle-Orléans est en bonne partie située en dessous du niveau de la mer. Des digues sont censées la protéger de toute hausse subite du niveau des eaux. Mais ces digues, mal entretenues, ont cédé après le passage de Katrina, laissant passer une lame de fond qui a ravagé la zone, fait plus de 2 000 morts et déplacé 1 million de personnes.

Plus proches de l'eau et plus fragiles, les quartiers pauvres et majoritairement noirs ont été les plus affectés et la population a déserté. Lorsque et lorsque certains de ces habitants ont voulu revenir, les choses se sont compliquées. « Dans les quartiers pauvres, beaucoup de maisons sont passées de génération en génération avec une simple poignée de main au cours des 150 dernières années », explique Ashana Bigard, intarissable sur le sujet. Ce qui veut dire qu'après Katrina, beaucoup de personnes n'avaient pas de papiers pour leur habitation. Quand elles en avaient, ils ont été perdus dans les inondations, et quand on est Noir et pauvre en Louisiane, difficile de prouver qu'un emplacement vous appartient. »

Longtemps réputé pour son taux record de criminalité, le tristement célèbre quartier du Lower Ninth Ward est paisible aujourd'hui. Et pour cause, il n'y a plus rien. Cette grande zone rectangulaire coincée au nord par un canal et au sud par le Mississippi est presque intégralement recouverte de végétation. Avec l'effondrement des digues et le passage de la vague, tout le district a purement et simplement été rayé de la carte. Hormis quelques projets sociaux et une dizaine de

maisons abandonnées, toute la zone est en friche. « Moi je suis revenu, parce que c'est chez moi », explique à demi-mots Calvin Hamilton, un vétéran d'une soixantaine d'années qui a eu la chance de trouver l'un des rares logements sociaux reconstruits dans cette morne plaine. « Mais personne d'autre ne m'a imité. » Autour de son petit jardin impeccablement tondu, il n'y a rien : pas de voisin, pas d'école, pas de magasin. Les quelques routes qui ont été reconstruites dans les environs sont vides, seuls quelques pylônes électriques à moitié penchés donnent un peu de relief à la végétation de ce quartier fantôme qui nous ramène cruellement et instantanément douze ans en arrière.

« La ville avait déjà beaucoup de problèmes avant Katrina », tient à préciser Jim Pate, dont l'organisation Habitat For Humanity New Orleans s'est fixé pour mission de reconstruire des logements abordables dans le Lower et le Upper Ninth Ward, deux des quartiers les plus touchés. « Il y avait beaucoup de pauvreté, le taux de criminalité était élevé, mais les loyers étaient restés et beaucoup de ces foyers vétustes étaient partagés par des familles étendues. Quand les digues ont cédé, tous ces foyers ont été balayés. La grande majorité des propriétés aux loyers accessibles ont disparu de la ville, et avec elles tous les logements sociaux. Beaucoup de personnes n'ont tout simplement pas pu se permettre de revenir et de reconstruire une maison. D'autres sont arrivées, elles ont reconstruit mieux et plus cher, et les prix de l'immobilier se sont envolés. »

« Grâce à Dieu, nous allons créer la ville parfaite »

Aujourd'hui, La Nouvelle Orléans est une autre ville, plus riche et plus blanche. « On appelle ça de la gentrification », poursuit Jim Pate. Cette gentrification peut être planifiée ou juste se produire naturellement. Pour moi c'est un mélange d'effet économique et de programmes de reconstruction mal conçus par des gens qui ne venaient pas de la ville et qui n'ont rien compris à son organisation. »

D'autres « locaux » sont moins nuancés que lui. Bethany Bultman, qui a ouvert fin des années 1990 une clinique pour musiciens estime qu'il s'agit purement et simplement d'un « nettoyage ethnique ». « Deux semaines après le passage de l'ouragan, je me suis retrouvée dans une soirée organisée pour La Nouvelle Orléans dans un penthouse de New York. Au beau milieu de la salle, une maquette gigantesque recréait la ville et représentait entre autres un nouveau quartier plein de buildings ultra modernes, de cours de golf et de piscines. Je ne parvenais pas à situer ce quartier, jusqu'au moment où je me suis rendu compte qu'il s'agissait du Lower Ninth Ward. Alors que les habitants étaient encore



coincés sur leurs toits, et les businessmen de New York étaient déjà en train de redessiner la ville. À ce moment précis, un homme en costume trois pièces est arrivé et a déclaré à l'assemblée : « Mère nature nous a donné un blanc-seing pour créer la ville américaine parfaite. Les éléments gênants ont été déplacés, et ils ne reviendront pas. »

Nous rencontrons les photographes Keith et Chandra Mc Cormick dans leur petit appartement du Lower Ninth Ward où ils viennent de revenir après un passage à la Biennale de Venise. Pour eux, aucun doute : l'ouragan a bien été utilisé pour « blanchir » la population de La Nouvelle-Orléans. « Après Katrina, la compagnie aérienne Continental Airlines a donné un certain nombre de billets d'avion aux personnes qui devaient quitter la ville », explique Chandra, acide. Elle voit dans cette offre un exemple parfait de la ségrégation en cours. « Quand je suis allée les voir, je leur ai demandé : « Hé, il y a un billet de retour ? » « Oh non », m'ont-ils répondu. « C'est un aller simple, pas de retour prévu. »

« Tous les quartiers du centre ont été dépeuplés de leurs habitants d'origine », ajoute son mari Keith. Les Noirs ont été massivement déplacés dans les banlieues est et ouest, les familles ont été éclatées et la communauté a littéralement explosé. » La Nouvelle-Orléans était une ville

de quartiers. À chaque communauté son district, son identité et sa structure. « Les gens se connaissent, ils s'entraident », poursuit le photographe afro-américain. Les gamins apprennent souvent à jouer un instrument chez un musicien du quartier qui perpétue une certaine tradition. Aujourd'hui, tous ces gamins vivent dans des banlieues pauvres et éloignées. Ils doivent faire deux heures de bus chaque jour pour venir à l'école. Plus personne n'a le temps, ni la proximité pour s'entraider. »

Citoyens de seconde zone

Mal prises, les autorités de La Nouvelle-Orléans reconnaissent que la situation est complexe mais rejettent évidemment toute accusation de nettoyage ethnique. « Quand l'ouragan est arrivé, la frange la plus pauvre de la ville n'avait pas les ressources pour reconstruire », explique Jeff Hebert, conseiller du maire et responsable du processus de reconstruction de la ville. Mais il faut préciser une chose : plus de 30% des maisons qui sont occupées aujourd'hui par de nouveaux habitants dans des quartiers afro-américains étaient abandonnées. Quand la crise financière de 2008 a frappé, cette pauvreté s'est encore accentuée. Les opportunités ont disparu. Ce qui explique que beaucoup de gens sont partis aujourd'hui. Nous devons trouver un moyen de préserver les logements abordables, mais nous y travaillons. »

TROIS ARTISTES



« On ne peut pas reprocher à la ville d'avoir reconstruit de meilleurs quartiers et d'avoir fait drastiquement baisser le taux de criminalité. »

IRVIN MAYFIELD, TROMPETTISTE

Conspuées de toutes parts, les autorités sont au moins soutenues par un musicien, le célèbre trompettiste Irvin Mayfield que nous rencontrons dans le magnifique studio d'enregistrement qu'il loue dans une ancienne église de Tremé. « On ne peut pas reprocher à la ville d'avoir reconstruit de meilleurs quartiers et d'avoir fait drastiquement baisser le taux de criminalité, dit-il, volontairement provocateur. Le problème n'est pas le fait que les pauvres ne puissent pas revenir. Le problème c'est qu'en Amérique, les Noirs ont toujours été considérés comme des citoyens de seconde zone dont les opportunités sont plus que limitées. La seule et unique façon d'éviter ce qui est en train de se passer, c'est de sortir les Noirs de la pauvreté pour qu'ils aient les moyens de revenir ou de rester. Mais ça, ça va prendre du temps. »

Qu'il s'agisse de gentrification ou de « nettoyage ethnique » méthodique, le résultat est là. La disparition

de la population afro-américaine de la ville est manifeste et l'identité culturelle de La Nouvelle Orléans change à une vitesse impressionnante. La meilleure illustration de cette situation vient sans doute de Tremé. Noir et culturellement très riche, ce quartier a inspiré une série télévisée du même nom. Mais aujourd'hui, difficile de reconnaître ce que l'on voit à l'écran. La partie haute et pauvre de Tremé reste habitée par la population noire dans des quartiers délabrés qui deviendront bientôt hors de prix. Là où la partie sud de Tremé, la plus proche du parc Louis Armstrong et du Vieux Carré a déjà des allures de faubourg Marigny. Ironie du sort, le parc Louis Armstrong accueille justement le Rythm Festival lorsque nous le visitons. Il y a plus de 200 ans, les esclaves africains se réunissaient ici pour danser et jouer des percussions, donnant naissance aux ancêtres du blues et au jazz. Chaque année, des concerts et des célébrations culturelles sont proposés gratuitement pour honorer cet héritage africain. Mais aujourd'hui, comme nous le disait Ashana Bigard, seuls les musiciens, les cuisiniers qui servent du poulet frit dans de petites aubettes, et les agents de sécurité du parc sont noirs. Et l'ensemble dégage furieusement l'impression de voir sur scène un vestige du passé auquel les touristes assistent comme s'ils allaient au musée.

Valentin Dauchot



UNE SÉRIE

Tremé est probablement l'œuvre la plus incontournable sur La Nouvelle-Orléans. Une plongée immédiate et sans concession dans l'univers fantastique des jazzmen du quartier de Tremé, plusieurs années après le passage de l'ouragan Katrina. Extrêmement bien

documentée, la série est plus proche du documentaire que de la fiction. Énormément de musiciens locaux jouent d'ailleurs leur propre rôle, dont Irvin Mayfield, interviewé dans cet article.



UN AUTEUR

James Lee Burke, grand spécialiste du roman policier, est né au Texas, mais il a installé son détective fétiche Dave Robicheaux à Baton Rouge, à quelques dizaines de kilomètres de La Nouvelle-Orléans. Ses romans décrivent à

merveille l'ambiance moite de la Louisiane, la pauvreté de la région et le racisme ambiant. Un livre en particulier (*Une saison pour la peur*, 1993) retrace l'enquête de Robicheaux sur la mafia de La Nouvelle-Orléans et le voit déambuler dans les rues les plus célèbres de la ville.

« Les jazzmen de La Nouvelle-Orléans sont des gens adorables, mais incapables de se pointer à l'heure à un rendez-vous. À quatre reprises, nos interviewés ne sont pas venus. Ellis Marsalis nous a reçus, mais après avoir reporté cinq fois notre entretien. »

Pour lire l'intégralité du making-of de notre journaliste Valentin Dauchot, rendez-vous sur notre site (24h01.be/?p=9253).



LE MYTHE

Louis Armstrong, le plus connu et surtout l'un des pères du jazz. Son héritage colossal est trop peu écouté par le grand public, qui se limite malheureusement à ses derniers hits.

La compilation « The Best Of The Hot 5 and 7 Recordings » revient sur ses premières années (1925 – 1927). Une immersion idéale dans La Nouvelle-Orléans de l'époque.



LE CONTEMPORAIN

Le dernier album de Trombone Shorty, « Parking Lot Symphony » (2017), donne une idée de l'approche contemporaine du jazz à La Nouvelle-Orléans. C'est une fusion parfaite entre le jazz cuivré de la ville, le funk et le hip-hop. Issu d'une illustre famille de musiciens, Trombone Shorty est « le » jazzman de La

Nouvelle-Orléans en vue pour l'instant. Et comme ce genre musical ne s'apprécie totalement qu'en live, allez le voir au festival Les Ardentes cet été.



LA CATASTROPHE

Popularisé par la série *Tremé*, le trompettiste Kermit Ruffins est une star locale. Il se produit dans deux ou trois clubs différents chaque semaine. Pourtant, son show est

catastrophique. Il ne souffle pratiquement pas dans sa trompette, raconte des inepties pendant des heures et se contente de faire chanter le public sur « What a wonderful world » de Louis Armstrong à la fin de ses concerts. Compte-tenu de la richesse musicale de la ville, mieux vaut ne pas perdre son temps avec une starlette qui cachetonne.